

LE GROGNARD

MONTREAL, 10 Fev. 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats Unis subiro t un escompte de 10 pour cent.

Memento, homo, quia puto es.

Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière.

Politiciens blons, rouges, roses cailles et marrons, qui êtes absorbés dans les débats de la session de Québec, rappelez-vous que vous êtes en plein carême.

Députés de l'Assemblée Legislative tâchez de finir la session actuelle avec le même esprit de charité chrétienne qui a marqué vos première délibérations.

Vos chefs vous ont donné un noble exemple, e-pérons que vous allez l'imiter.

Lorsque M. Mousseau trouve qu'une de ses mesures déplaît à la majorité de ses amis, et des messieurs de l'opposition ils s'empresse de la retirer afin d'éviter l'échange de propos acrimonieux entre les deux parties de la Chambre. M. Mercier, qui est un homme de cœur et de bonnes manières, se hâte de le féliciter de la déférence qu'il témoigne à l'opinion publique.

Le chef de l'opposition de son côté ne cherche pas à faire des misères au Premier. Il se garde bien de proposer des motions de non confiance qui n'ont pour effet que de susciter des débats stériles et désagréables pour les députés des deux côtés.

Allons, Messieurs Mousseau et Mercier, continuez à nous faire des mamours. Ce spectacle est éblouissant pour vos amis et le public. Quand à vous MM. Beaugrand et Poirier, faites un retour sur vous-mêmes. Songez un peu au scandale que vous avez causé, scandale qui atteint en même temps M. Chapleau. Allons, c'est le temps d'oublier les vieilles rancunes faites la paix ensemble et que tout soit fini. Vous n'êtes que treize libéraux en chambre n'allez pas les diviser en continuant votre lutte fratricide.

M. Mercier vous avez groffé votre poirier avec une branche de pommier. Le poirier vient de produire une pomme, mais c'était celle de la discorde. La seule poire qui vous y cueillerez sera très probablement une poire d'angoisse. Il ne vous en restera pas une pour la soif.

LE PLAGIAT.

Eh bien! je n'y vais pas par quatre chemins, et je regarde bien où est le plat, pour mettre mes pieds dedans. Absolument, résolument, passionnément, je suis partisan du Plagiat, à tous les degrés et sous toutes les formes, et je pense que rien n'est plus juste, plus honnête, plus salutaire et plus légitime.

A l'axiome d'Alphonse Karr: *La propriété littéraire est une propriété*, je ne change moi, qu'un seul mot, mais dé isif, et je dis: *La propriété littéraire n'est pas et ne saurait pas être une propriété.*

Ici se place un dilemme impérieux, et auquel il n'est pas possible d'échapper: ou l'œuvre pour laquelle je me suis inspiré de mon prédécesseur existe, et alors elle a eu raison de naître, puisqu'elle a eu et la force sacrée de la vie; ou, elle n'existe pas, et alors je n'ai rien pris, rien dérobé, rien volé; ce n'est qu'une cendre vaincue qui tout à l'heure sera dispersée aux quatre vents du ciel. Ou a dit très spirituellement qu'en littérature, lorsqu'on dépouille un homme, il faut avoir soin de l'assassiner. Ceci est très ingénieux, mais parfaitement faux, car, déguisé du style figuré, cet axiome signifie que pour avoir le droit de vivre, l'œuvre inspirée d'une œuvre précédente doit avoir détruit et anéanti sa devancière. Or, les exemples sont là, évidents et clairs, pour nous prouver que cette prétendue vérité n'en est pas une. Il est, n'est-ce pas? hors de toute discussion que Balzac a fait *Le Père Goriot*, ce merveilleux chef d'œuvre sous l'obsession directe du *Roi Lear* de Shakespeare; eh bien! son roman durera aussi longtemps que la langue française, et je ne vois pas qu'il ait fait le moindre tort à la tragédie immortelle.

Le même Balzac, en composant *Le Lys dans la Vallée*, a suivi pas à pas un conte de la reine de Navarre; c'est la même invention, les mêmes scènes, les mêmes péripéties, les mêmes personnages. Cependant, en prenant tout à son modèle, à chaque ligne, à chaque mot, à chaque virgule, le grand Tourangeau a fait œuvre de créateur, car le génie transfigure tout ce qu'il touche! et il n'a pas du tout détruit l'historiette primitive; la mère et l'enfant se portent bien. Et qui de nous oserait regretter que Balzac ait écrit *Le Lys dans la Vallée* et *Le Père Goriot*?

* * *

Si je regarde un peu dans le passé, je vois tout de suite que le plus effronté des plagiaires est précisément le plus grand des poètes français; le divin, l'adoré, l'inimitable, le prodigieux La Fontaine! Celui-là ne s'en cache pas, il dit les choses comme elles sont, il a toute honte bue, il ne prétend pas avoir inventé un seul des sujets de ses fables, et il écrit tout naïvement sur le titre: « Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine. » Oui, il les avait choisies où il avait voulu, partout, chez les anciens, chez les modernes, chez les contemporains, chez

Abstemius, chez Aristote, chez Bédraï, chez Lokman, chez Hippocrate, chez Pulci, chez Phylloxène de Cythère, chez Planude, chez Plutarque, chez Regnier, chez madame de Sévigné, après quoi il les avait mis non seulement en vers, mais en chefs-d'œuvre; il en avait fait cette comédie aux cent actes divers dont le décor est le monde entier; il avait même sans scrupule décalisé Homère, et croyez-vous qu'en prenant ces privautés, il eût détruit quelque chose ou quelqu'un qui eût le droit de vivre. Homère par exemple, ou Rabelais, ou Boëce? Non, certes, nous possédons le trésor des Fables, et pour ce nous n'avons pas perdu l'*Iliade* ni *Gargantua*, ni *Le Décaméron*; nous avons acquis de nouvelles richesses sans être appauvris des anciennes, pour nous dans cette affaire tout est gloire, orgueil, renommée justement acquise — et bénéfice!

Quels hardis plagiaires, que Shakespeare et Molière! Du temps de Shakespeare, le tien et le mien en poésie n'avait pas un sens bien défini; le poète retouchait, débarbouillait avec de l'ambrosie un manuscrit quelconque; après quoi la comédie était jouée, sans qu'on sût au juste à qui elle appartenait, et c'est ce dont le grand créateur se souciait le moins, non plus qu'un pommier ne se soucie de ses pommes. Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre des deux plus grands génies dramatiques ait jamais inventé un sujet de pièce, et en vérité, ils se moquaient bien de cette méprisable argile! La pétrir de leurs mains formidables, lui donner la beauté sacrée, la brûler d'une âme ravie aux Dieux mêmes, voilà la tâche qu'ils acceptaient, et qui leur semblait digne de leur labeur. En vérité, il faut que nous vivions dans un temps bien misérable, pour qu'on s'y dispute des situations, c'est-à-dire des lieux communs nécessairement tombés dans le domaine public, et des sujets de pièce, c'est-à-dire des cailloux, de la boue, un peu moins que rien, de la terre glaise, de la cire, une pierre, du cuivre et de l'étain, un bloc de marbre qui ne sait pas s'il sera dieu, table ou cuvette! Sur l'ordre donné par une grande princesse, Corneille et Racine, tous les deux en même temps, composaient leur *Bérénice*, de même que les tragiques grecs avaient tous fait des *Electres*, sans avoir cru se voler quelque chose! Mais aujourd'hui, quelqu'un qui a planté des choux (comme dit le poète de *La Coupe et les Lèvres*), ou qui s'est mouché, prend pour cela un brevet d'invention, avec ou sans garantie du gouvernement, et désormais entend priver tous ses contemporains de soupe aux choux et de mouchoirs de poche.

T. DE BANVILLE.

LES 40 JOURS DU DOCTEUR TANNER.

Le docteur Tanner aura été une des gloires de 1880. Et il n'y

a point là d'exagération, car son tour de force a fait le tour du monde! Quarante jours sans prendre aucune nourriture solide! Dejeuner et dîner avec de l'eau pure, et un bain de moutarde pour dessert!

Cependant, un bonhomme de philosophe, légèrement teinté de christianisme, s'est permis une contradiction.

—Il est bien fâcheux, disait-il, que ces tourterelles, qui volontiers nous viennent d'Amérique, n'apparaissent jamais que dans un sens inoffensif ou malfaisant. S'imposer le jeûne de quarante jours, une suprême contrainte, cela pourrait être très méritoire! Si par exemple la faculté de docteur américain, par la bonne part, faisait tout à coup des prosélytes dans notre beau pays de France, nous verrions peut-être de très jolies choses.

—Parbleu! se dirait le charbonnier, à partir de demain, je veux être quarante jours sans sans blasphémer!

—Et moi, se dirait l'avocat, je veux essayer, à tout risque! de me tenir silencieux quarante jours pleins!

—Je ferai mieux que cela, dirait un Joseph Prudhomme quelconque: je me condamne à demeurer quarante jours sans lire aucun journal! pas même *le Siècle*!

—Et moi, je vous dépasserez tous, dirait un des festoyeurs démocrates de la Saint-Lundi: je veux être quarante jours sans qu'il entre une seule goutte de vin dans ma bouche! ni d'eau-de-vie, ni de bitter, ni de vermouth, ni d'absinthe, etc., de l'eau! seule!

Nous ne verrons rien de semblable. Sur cette route de l'héroïsme surhumain il y a beaucoup trop d'escarpements. Personne, hormis les saints, ne s'aviserait d'y tenter une étape de quarante jours.

L. VENET.

COMMENT SE FORME UN JESUITE.

Quelqu'un s'étonnait devant M. Thiers croyons-nous, de l'invincible supériorité des jésuites dans toutes les branches de l'esprit humain. — Que pouvez-vous répondre celui-ci, contre des gens qui se lèvent à quatre heures du matin.

C'est vrai, le monde moral, intellectuel, comme le monde physique, appartiendra toujours à celui qui se lève matin. Mais la puissance du jésuite est en même temps dans la manière dont il se forme.

Le novice vit d'abord pendant deux ans dans la plus profonde retraite, exclusivement livré à ses réflexions et à la prière. Ce terme écoulé, on le met à l'étude, et il passe deux ans à l'étude de la rhétorique et des belles lettres, trois ans, et souvent plus, à celle de la philosophie, des sciences physiques et mathématiques. Ces études terminées, il faut qu'il professe lui-même dans une basse classe, et que, dans l'espace de

telle Elvina, et il a quelque peine à la reconnaître, car la petite fille timide a disparu pour faire place à une jeune personne d'une taille svelte, dont la tenue n'est plus aussi modeste, dont les beaux yeux ne se baissent plus dès qu'on lui adresse la parole.

Cependant, ces yeux-là ont toujours ce charme qui a séduit Gustave, il les reconnaît et s'empresse d'aller s'asseoir auprès d'Elvina.

Gustave ne peut s'empêcher de lui dire:

—Mon Dieu, mademoiselle, pardonnez-moi de ne point vous avoir reconnue d'abord... mais vous êtes si changée!...

—Ah! vous me trouvez bien changée, depuis le mariage de mon frère?... Mais, écoutez donc, monsieur, il y a seize mois de cela... et en seize mois on change, surtout à dix sept ans... Aujourd'hui j'ai près de dix-huit ans et demi... je ne suis plus une enfant. J'apprends à monter à cheval...

—Ah! vous apprenez...

—Oui, ma sœur me conduit au ménage...

—Mais vous êtes toujours charmante, mademoiselle; si vous êtes changée, c'est à votre avantage...

—J'ai grandi beaucoup.

—Votre taille est élégante... et si les yeux grandissaient, je croirais que les vôtres ont fait comme votre taille...

—Mais vous aussi, monsieur, vous êtes changé...

—Vous croyez, mademoiselle?

—Oui... vous avez bruni... et puis...

—Et puis?

—Vous avez de petites moustaches; il me semble que vous n'en portiez pas il y a seize mois.

—C'est vrai, mademoiselle.

—Ah! c'est très-gentil, les moustaches! Vous avez bien fait de laisser pousser les vôtres.

Gustave trouve la réflexion assez singulière chez une jeune fille, mais il n'en continue pas moins:

—Mademoiselle, si ma personne est changée... mon cœur ne l'est pas!... De cette noce... de ce bal... où j'ai eu le bonheur de danser plusieurs fois avec vous, j'avais emporté un si doux souvenir!... oh! il ne m'a pas quitté!... il est resté là, dans mon cœur, avec l'image de celle... de... vous devinez bien de qui, n'est-ce pas, mademoiselle?

La jeune Elvina rougit, elle n'a pas encore appris à rire d'une déclaration d'amour; d'ailleurs, il y a tant d'éloquence dans les yeux de Gustave, sa voix est si tendre, il semble si bien éprouver ce qu'il dit, que le cœur de la jeune fille bat avec force et qu'elle est bien émue en balbutiant:

—Mais non, monsieur, je ne devine pas de qui... pourquoi voulez-vous que je devine?...

A Continuer.